

DÉBUT ET FIN DE VIE

**Le droit
et la bioéthique en question**

Colloque international de Beyrouth
Mercredi 16 et jeudi 17 mai 2018

L'OFFENSIVE TRANSHUMANISTE CONTRE LA NAISSANCE

Jean-Michel BESNIER¹

Quelques mots pour dire ma position dans le champ de la réflexion sur la bioéthique :

En tant que philosophe, je considère que l'éthique ne se limite pas à l'évaluation des bénéfices et des désavantages associés aux innovations scientifiques et techniques. L'éthique est pour moi, conformément à la tradition issue d'Aristote, le questionnement sur les conditions du bien-vivre individuel et collectif. Appliqué aux biotechnologies, la question est : vivra-t-on mieux si l'on développe les anthropotechnies que permettent les recherches technoscientifiques ?

En tant que philosophe, je suis attentif à la représentation de l'humain qui sous-tend les engagements des sciences et des techniques. Par exemple, je me demande si l'approche mécanistique du vivant qui permet qu'on l'analyse en termes d'information et d'algorithmes, qu'on le considère comme un container à gènes ou à organes qu'on pourrait manipuler, transformer, remplacer, réparer, fait droit à la dimension de l'humain conçu comme spécifique par rapport à l'animal ou à la machine. J'appartiens, dans l'espace de la philosophie, au camp des anti-réductionnistes et en ce sens, je récusé par exemple l'emploi du lexique de la réparation plutôt que celui du soin, quand il s'agit de parler du vivant humain.

J'entre à présent dans le vif de mon sujet :

Les utopies posthumaines et la science-fiction ont un mérite : elles révèlent l'imaginaire qui sous-tend les croyances, les idéaux et aussi les craintes éprouvées par nos contemporains. Ne serait-ce que parce qu'elles caractérisent un état de l'opinion qui détermine l'acceptabilité des recherches et qui, de plus en plus, sert d'indicateur pour les choix scientifiques et techniques opérés par les politiques de recherche. En ce sens, les prophéties ou les annonces « hype » (hyperboliques) des

1. Professeur émérite de philosophie à l'Université Paris-Sorbonne et directeur du Pôle de recherche « Santé connectée et humain augmenté » à l'Institut des sciences de la communication du CNRS, membre du conseil scientifique de l'Institut des hautes études pour la science et la technologie.

transhumanistes ont une portée existentielle et politique, et elles méritent l'attention des esprits scientifiques eux-mêmes².

Pour qui attache de l'importance à l'histoire des idées afin de comprendre l'état de l'opinion et des mœurs contemporains, ces prophéties transhumanistes paraissent pouvoir être situées dans le sillage de traditions de pensée qui, pour archaïques qu'elles paraissent, se révèlent encore vivaces derrière les fantasmes d'aujourd'hui. Ainsi, l'étude des courants transhumanistes est parfois mise en perspective avec le contenu religieux et hérétique de la Gnose des premiers siècles de la chrétienté : le refus du monde tel qu'il est, poussé jusqu'à la haine du corps et exprimé jadis par les gnostiques, pourrait bien se retrouver dans l'ambition des transhumanistes d'en finir avec la finitude humaine sous ses diverses formes, grâce aux technologies. C'est une hypothèse de lecture qui a été anticipée par Raymond Ruyer dans son livre *La Gnose de Princeton*, par la *Revue Planète* de Louis Pauwels et, indirectement, par les premiers travaux de Hans Jonas dans *La religion gnostique*³.

Jonas m'offre une transition avec notre sujet : Dans *Le principe Responsabilité*, Jonas en appelle à une attitude à l'égard de la nature qui admettrait de la considérer comme vulnérable. Et, pour se faire comprendre, il invoque le comportement suscité en nous par le nouveau-né – un comportement qui s'ajuste à la fragilité de l'enfant que nous devons protéger, sachant qu'il est le foyer de tous les possibles et de toutes les promesses.

La naissance occupe une place centrale dans l'imaginaire et la prospective des transhumanistes, mais elle est connotée chez eux négativement : elle est l'indice de cette finitude avec laquelle ils désirent en finir. Le philosophe Gunther Anders le soulignait dans les années 1950, en décrivant la « honte prométhéenne » qui affecte l'humain quand il considère l'impuissance à laquelle le renvoie l'univers des machines qu'il a pourtant créé : la naissance, c'est la passivité en nous, ce que nous n'avons pas voulu et qui

2. Petit rappel sur le transhumanisme, avec les deux orientations principales : l'homme bionique et le cyborg, avec le rapport NBICs comme feuille de route, la Singularité comme horizon avec l'IA, la dématérialisation comme solution...

3. R. Ruyer, *La Gnose de Princeton*, éd. Fayard, 1974 ; H. Jonas, *La religion gnostique*, éd. Flammarion, 1978.

nous fut imposé, ce qui signale notre vulnérabilité, ce qui est à l'origine de nos angoisses⁴.

Au fait de la naissance, nous semblons vouloir substituer « la fabrication » de la vie. C'est cela qu'assume le transhumanisme, en revendiquant son ambition eugéniste. La procréation médicalement assistée (PMA) relève de cet esprit démiurgique, en entreprenant de corriger la nature, de contrôler la sélection naturelle en ouvrant la possibilité de formater l'être à venir (« le bébé à la carte »). Les biotechnologies, qu'elles le veuillent ou non - qu'elles préfèrent se référer à l'inspiration de Jean Rostand ou même de Francis Galton⁵ n'y change rien -, sont compromises dans cette ambition que les transhumanistes les plus radicaux assument explicitement.

Les progrès technologiques sont censés nous autoriser à réaliser le rêve prométhéen de toujours : ne pas se laisser imposer le destin, en l'occurrence : ne pas se laisser imposer la nature, « le don de la nature » en quoi consisterait la naissance (Arendt a de belles pages sur le refus du « don », de « l'enfant qui nous est né » chez ceux qui ne peuvent assumer le monde qu'ils ont fait). Par-là, le transhumanisme est dans la lignée des idéaux de la modernité, autant que de ceux des gnostiques qui refusent la création du monde par le Dieu de l'Ancien Testament. Mais la modernité nous maintenait dans une continuité avec la nature (*cf.* Condorcet), alors que les transhumanistes et les gnostiques veulent la rupture (*cf.* La Singularité). Le posthumain est le nom de ce projet de rupture : il ne résultera pas de la reproduction sexuée mais plutôt de la programmation permise par le clonage et l'utérus artificiel (en attendant mieux). S'il admet un certain hasard, ce n'est pas celui de la rencontre de gamètes, mais celui de mutations aléatoires du type de celles que pourraient laisser émerger les manipulations de la biologie de synthèse.

La naissance que les technoprophètes croient pouvoir éliminer n'est pas philosophiquement différente de cette passivité fondamentale que les métaphysiciens ont toujours cherché à réduire : l'idéalisme allemand, Fichte, Hegel... ont tous cette obsession de déduire la Nature de l'Esprit, le corps de l'activité conceptuelle, pour faire triompher l'autonomie. C'est

4. « Le traumatisme de la naissance », considéré par les psychanalystes, comme « le choc de l'individuation » qui justifie la pulsion de mort comme inclination à retrouver l'amorphe prénatal.

5. C. Bachelard-Jobart, « Genèse et évolution de l'eugénisme », in *L'Eugénisme, la science et le droit*, PUF, coll. Partage du savoir, 2001, p. 13 et s.

une obsession que Platon traduit à sa façon, en accueillant la philosophie comme la recherche d'une sortie hors du tombeau de l'âme (le corps) et l'éternité comme le résultat d'une conversion spirituelle qui nous détournerait de la condition corporelle dans laquelle nous sommes condamnés à naître (et à toujours renaître, selon la métempsychose orphique ou indouiste)...

Le rejet par Heidegger de l'humanisme⁶ tient encore au refus de laisser définir l'humain comme un « animal » (même rationnel ou social) : le biologique en l'humain ne saurait le définir, mais toujours le réduire. Ce serait la porte ouverte à son animalisation, comme on le voit chez certains écologistes aujourd'hui.

Ce qui constitue une nouveauté par rapport à cette disqualification traditionnelle du corps et de la naissance qu'il suppose, c'est la disposition des instruments technoscientifiques qui permettraient désormais leur élimination. La technique réalise le devenir-monde de la métaphysique, disait Heidegger. Le transhumanisme est la dernière version de cette réalisation. C'est en quoi il doit être « pensé », comme dirait aussi Heidegger, et pris au sérieux jusque dans le champ de la réflexion politique, puisqu'il dispose de moyens économiques, industriels et financiers considérables.

La résistance est comme toujours éthique : elle objecte un devoir-être à ce qui nous est présenté comme inévitable⁷. Va-t-on s'opposer à la PMA, au motif qu'elle permet l'eugénisme (par ex. le tri embryonnaire), au motif qu'elle pourrait vouloir modifier le génome (cf. CrisprCas09⁸ et le boostage intellectuel, plutôt que la seule thérapie génique) ? Va-t-on recommander le retour à la naissance naturelle, sans échographie ? Certainement pas. Mais comment réveiller en ce cas le souci de la vulnérabilité entendue comme l'ouverture à ce qui est proprement humain (la communication, l'empathie, le désir, la mort...) ? C'est la question : l'obsession du « plus vivre » a effacé l'ambition éthique du « bien vivre », voire celle de vivre

6. F. Nyamsi, « L'antihumanisme de Heidegger : éléments problématiques », *Revue spécialisée en Etudes Heideggériennes*, n° 1, 2013, p. 90 et s.

7. Voir le discours des transhumanistes : on ne peut aller contre l'IA, il faut entrer dans le courant ou mourir..

8. Voir pour en savoir plus, J.-P. Tremblay, « CRISPR, un système qui permet de corriger ou de modifier l'expression de gènes responsables de maladies héréditaires », *Médecine Sciences*, vol. 31, n° 11, novembre 2015, https://www.medecinesciences.org/en/articles/medsci/full_html/2015/12/medsci20153111p1014/medsci20153111p1014.html.

tout simplement. L'humain augmenté est devenu l'idéal d'humanité des sociétés technologisées : il est le produit d'une fusion avec les machines dont certains disent qu'elle doit aller jusqu'au bout (la virtualisation, la pensée intégrale, l'effacement de l'humain...). Comment se réconcilier avec l'humain en nous, en dépassant l'aspiration à une longévité illimitée qui constitue le nerf de l'argumentaire des transhumanistes ?

La question de l'immortalité, qui est le revers de celle de la substitution de la fabrication à la naissance, est symptomatique de l'état moral de notre temps : vouloir l'immortalité, c'est attendre des technologies qu'elles nous fabriquent en tuant la vie en nous, autant que le désir et la sexualité. Comment expliquer que nos sociétés aient laissé se développer cette aspiration au néant, à la faveur des développements de technologies qui visaient à nous garantir une autonomie par rapport aux déterminismes naturels ? La question de la désymbolisation voire de la dépression contemporaine est ouverte. La poser, c'est nous installer de plain-pied dans l'ordre de la réflexion éthique dont nous avons besoin.

Mai 2019